

MONTRÉAL, 25 AOUT 1900

PUBLIE PAR LA
Cie d'Imprimerie "Le Monde Illustré"
42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL

ABONNEMENTS :

UN AN, \$3.00 6 MOIS, \$1.50
4 MOIS, \$1.00 Payable d'avance

NOTES DE LA DIRECTION

Amateurs photographes, n'oubliez pas que le concours se termine le 31 août courant.

Notre prochain numéro contiendra une série de vues sur Buckingham et sur le club de polo canadien-français.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur le portrait que nous publierons la semaine prochaine dans notre galerie nationale. La grande figure de sir Georges-Etienne Cartier a été dessinée de main de maître par notre artiste et nous croyons que nos lecteurs auront lieu d'être satisfaits.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIES D'AMATEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ ouvre son premier concours de photographies d'amateurs et il espère en faire un succès. Il a essayé de le rendre intéressant pour les lecteurs et les concurrents : d'un côté, par le choix du sujet, de l'autre par la valeur et la variété des prix. Maintenant, que les amateurs se mettent à l'œuvre, qu'ils en parlent à leurs amis et les invitent à concourir.

Ce concours est commencé du 15 juillet courant et se terminera le 31 août.

Le sujet devra être un paysage canadien. La présence de personnages ou êtres animés dans le tableau serait désirée. Le choix du site, la disposition des personnages ou êtres animés, le fini de la photographie etc, tout en mot sera considéré.

LISTE DES PRIX :

1er prix.—Un appareil photographique "No 7, Gem Glenco" 4 x 5 à extension et poire, manufacturé par "The Canadian Camera and Optical Co." avec boîte pour le voyage, châssis, et un guide de l'amateur photographe. Cet appareil est de premier ordre.

2ème prix.—Un appareil photographique, "Flexo," 3½ x 3½, manufacturé par la "Eastman Kodak Co." Cet appareil nouveau est des plus perfectionnés et peut servir pour les poses longues et les instantanés.

3ème prix.—Un an d'abonnement ; 4ème prix, huit mois d'abonnement ; 5ème prix, six mois d'abonnement ; 6ème prix, quatre mois d'abonnement ; 6 autres prix : trois mois d'abonnement chacun.

Les récompenses seront accordées par trois juges qui ne prendront pas part au concours.

CONDITIONS :

Les compétiteurs doivent soumettre deux photographies collées sur carton, sur le dos desquelles ils inscriront leur nom, leur adresse et le titre du sujet. Les photographies primées paraîtront dans le MONDE ILLUSTRÉ. On peut concourir autant de fois que l'on veut.

Voir nos nouvelles primes, à la suite du feuilleton : Almanach Hachette, Napoléon, Où allons-nous ? Parisiens, etc.

MON CANTON

I

C'est étonnant comme, au fur et à mesure que je remonte ainsi par le souvenir les divers sentiers où se sont égarés mes premiers pas dans la vie, ma personnalité s'oblitére à mes yeux pour ne laisser à sa place qu'une individualité qui me semble plus ou moins étrangère.

Ce boute-en-train endiablé toujours à la tête de quelque nouvelle frasque, et qui se perdait tout à coup dans d'interminables rêveries ; ce gamin ambiteux, dominateur, enthousiaste, pour qui le danger n'était qu'un excitant, et dans l'œil de qui l'écho d'un chant lointain suffisait pour faire briller une larme, ce n'est pas moi, c'est un autre.

Je le vois faire, je le regarde, je l'étudie ; souvent il me fait rire, parfois il m'intéresse, il m'attendrit même quelquefois ; mais pour moi, c'est un étranger qui n'a presque rien de commun avec l'homme d'aujourd'hui. C'est absolument comme s'il y avait là solution de continuité entre lui et moi. Nous sommes deux individus dont les existences distinctes ont été entées bout à bout, sans se confondre l'une avec l'autre.

Pourquoi cette impression est-elle si vive chez moi ? C'est ce que je ne saurais dire ; je constate, voilà tout.

D'ailleurs, j'oublie que je n'ai ici à analyser ni mon état d'âme ni mes sensations. Je n'ai même pas à écrire une autobiographie. Il s'agit seulement, dans ces pages, de faire revivre un peu, à l'aide de mes réminiscences personnelles, quelques lueurs d'un passé vieux de plus d'un demi-siècle, dans ce qu'elles peuvent avoir d'intéressant pour d'autres yeux que les miens.

Néanmoins, il est de mes souvenirs d'enfance qui, s'ils ne sont pas d'un intérêt bien général, indiquent au moins le caractère d'une époque, en font revivre quelques lignes effacées, donnent la couleur spéciale d'un certain milieu. Quelques-uns de ces souvenirs ne sont pas hors de place dans ces bribes de mémoires racontés au fil de la plume et au hasard des recollections rétrospectives.

Une courte description topographique, d'abord.

La partie de Lévis qui se déroule en amont du fleuve depuis l'endroit qu'on appelle encore le "Passage", se divise en deux portions distinctes : les "Chantiers", et "sur les Côtes".

Ces deux appellations indiquent suffisamment la position respective des lieux relativement à la haute falaise qui longe le Saint-Laurent dans cette partie de son cours, pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister. Je l'indique seulement parce que jamais deux populations de caractère plus différent ne se sont côtoyées de si près.

Sur la Côte, un grand chemin bordé de belles fermes, demeures de cultivateurs à l'aise, de "gros habitants", comme on disait alors.

Au bas de la falaise, le long de la rive du fleuve, les "Chantiers", c'est-à-dire une longue suite d'anses pittoresques, coupées de profondes coulées et séparées par des rochers à pic et dénudés, dont la cime était couronnée de grands pins aux longs bras projetés sur le vide.

Ces chantiers étaient habités en majeure partie par une population de journaliers, bûcherons, flotteurs, équarisseurs, "bômiers", "voyageurs des pays d'en haut", "hommes de cage", tous vivant du commerce de bois — dont c'était là un des plus importants entrepôts du district — et tous désignés sous l'appellation générique de "travailleurs".

La publication de ces "Mémoires" intéressants et inédits est commencée depuis le 5 mai 1900.

Les cultivateurs n'entretenaient qu'une estime relative pour ces "travailleurs", qui de leur côté affectaient de professer un mépris marqué pour ceux qu'ils appelaient les "habitants".

Il en résultait une rivalité réciproque qui dégénérait assez souvent en querelles et en conflits avec des résultats divers, car si le "travailleur" était plus dur, plus hardi, plus entraîné aux luttes du coup de poing, il se rencontrait quelquefois, parmi les "habitants", des mâtons qui n'étaient pas manchots et ne s'en laissaient imposer qu'à bon escient.

Mais en général ceux-ci étaient d'une naïveté peu commune ; et quand une "jeunesse des concessions" se hasardait à venir travailler dans les chantiers, elle n'y restait pas longtemps. L'intrus était accueilli par une grêle de quolibets, de lazzi, de sobriquets à rendre un homme fou. On lui jouait mille mauvais tours, on lui faisait subir mille mystifications, on inventait des trucs à n'en plus finir pour l'effrayer ou lui rendre la vie insupportable.

Un compère, qui faisait semblant de sympathiser avec lui et de prendre sa défense, lui racontait les choses les plus abracadabrantes, les légendes les plus invraisemblables ; et quand l'imagination de la victime était surexcitée à point, Satan faisait son apparition. Et alors le malheureux, terrifié, hors de lui, perdait connaissance ou se précipitait n'importe où au risque de se casser les reins.

Le lendemain, il faisait son paquet, naturellement, et regagnait les lieux plus paisibles qui l'avaient vu naître.

J'ai connu un de ces pauvres diables qui avait cru — c'était le compère qui lui avait mis la chose en tête — qui avait cru, dis-je, échapper aux avanies en se faisant recevoir franc-maçon. On devine ce qui s'était passé : l'habitant en eut pour quinze jours au lit, et n'en réchappa que par la peau des dents.

Tout cela ne contribuait guère, comme on le pense bien, à mettre la classe des "travailleurs" en odeur de sainteté auprès des cultivateurs, dont les habitudes étaient beaucoup moins bruyantes, et les instincts beaucoup plus pacifiques.

Tout était contraste entre les deux populations, du reste.

La démarche modeste de l'habitant habillé en "étouffe du pays", tranchait crûment à côté de l'allure débraillée du "travailleur" en chemise rouge, le béret sur l'oreille, les cheveux sur l'épaule, le ceinturon traditionnel à la hanche, avec la chique et trop souvent le juron entre les dents.

C'était l'humble calotte à côté du panache. Au printemps surtout, quand il débarquait de sa "cage" et qu'il faisait son apparition après six mois passés en "hivernement" ; quand de simple "travailleur" il était monté en grade au point d'avoir droit au titre de "voyageur", il fallait voir sa désinvolture ! Le mot "chic épatant", inventé depuis, a son mérite sans doute, mais il ne peut donner qu'une idée bien pâle de la dégaine transcendante qui caractérisait alors l'individu. Napoléon retour d'Austerlitz ne pas plus fièrement son petit chapeau, que lui ne portait son plumet.

Une anecdote à ce propos.

Un nommé Barbin, tout frais descendu de Bytown, arrive chez un de ses frères comme une trombe, armé en guerre, c'est à dire dans toute la plénitude de ses attributs professionnels.

— Tiens, c'est toi, David ? Ah ! ben, tu tombes un peu correct, par exemple. T'arrives juste pour être compère. Ça y est-il ?

— Compère ? Ça prend moi pour être compère l... Un garçon ? Une fille ?

— Un garçon.

— Tant mieux ! amène-moi le gas ; on va te baptiser ça en vrai voyageur, je t'en parle !